

***L'HABITATION DE LOYOLA:
UN RARE EXEMPLE DE PROSPERITE
EN GUYANE FRANCAISE***

Nathalie Croteau
CELAT, Faculté des Lettres, Université Laval
Sainte-Foy, Québec, G1K 7P4, Canada
nathalie.croteau.1@agora.ulaval.ca

Le site de Loyola, découvert en 1988 et inscrit en 1992, est actuellement le théâtre d'activités archéologiques entreprises depuis 1994 par l'archéologue Yannick Le Roux, sous l'égide du Service régional de l'archéologie de La Guyane. C'est en 1996 que l'Université Laval, par l'intermédiaire de Réginald Auger, s'est jointe à l'équipe française en vue de mettre en commun nos efforts pour la fouille et la mise en valeur de ce site. Depuis, plusieurs projets de recherches ont vu le jour, contribuant ainsi au développement de l'archéologie coloniale en Guyane française. Nous voulons donc dans le cadre de cet article présenter une synthèse de la recherche archéologique à Loyola. Mais avant, il faudra d'abord situer l'habitation dans le contexte économique et environnemental qui correspond à La Guyane du XVIII^e siècle.

***Contexte environnemental et économique
de la Guyane au XVIII^e siècle***

Au XVIII^e siècle, La Guyane correspondait à La zone du littoral qui est bordée au nord par l'océan Atlantique, et au sud par une

forêt équatoriale qui couvre le 9/10 de la superficie de la colonie (Figure 1) (Michel 1989: 29-30). L'abondance de cette forêt a d'ailleurs incité les colons à croire qu'ils pourraient en tirer d'immenses profits sans avoir à fournir trop d'efforts. Au lieu de cela, ils se heurtèrent à un climat imprévisible où s'alternent des saisons sèches et pluvieuses. L'abbé Raynal nous rapporte entre autre que "les pluies sont si abondantes depuis le commencement de novembre jusqu'à La fin de mai que les terres sont submergées et hors d'état d'être cultivées" (1951: 204 [1772]). De plus, l'opulente végétation de La Guyane a fait croire aux colons et aux administrateurs que les terres devaient y être très productives. Or, ils furent plutôt confrontés à une terre cristalline, très acide et sujette à l'érosion. Et bien qu'au Surinam, les Hollandais aient démontré hors de tout doute l'efficacité des polders dans l'exploitation des terres basses, les Français s'obstinèrent à cultiver les anémiques terres hautes (Le Roux 1990: 329).

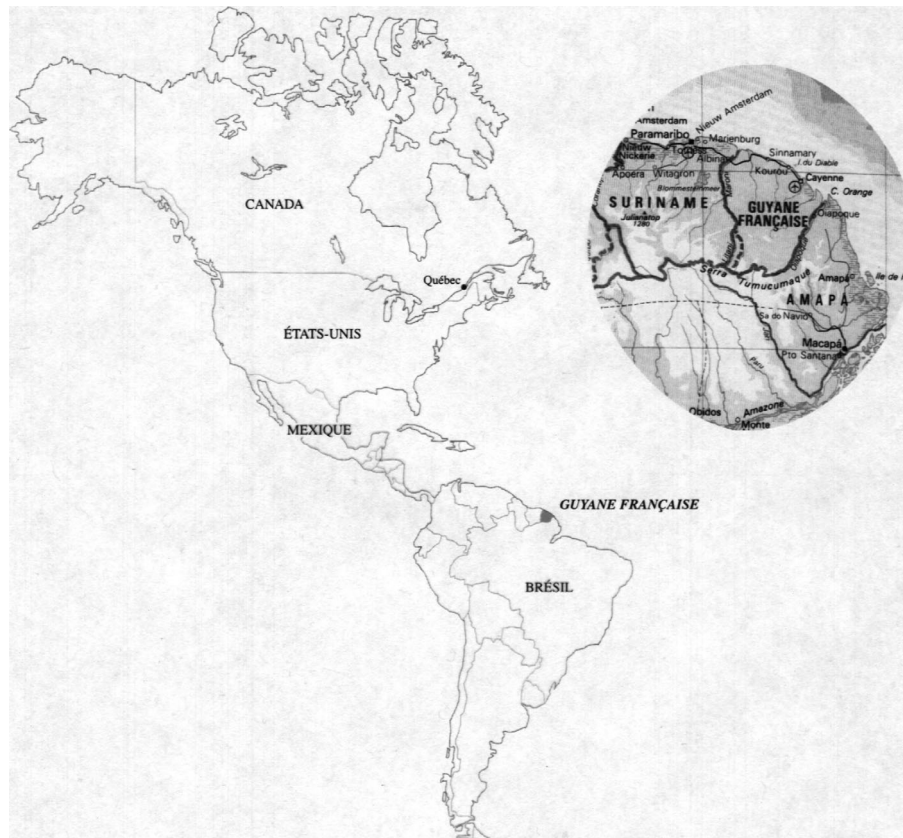


Figure 1. Localisation de la Guyane française

La gestion des ressources s'organisait au sein de habitation coloniale qui constituait la cellule de base de l'organisation politique (Cardoso 1981: 416). La fonction première de cette exploitation agricole, régie par le système concessionnaire, consistait à produire des denrées pour l'exportation. D'abord et avant tout lieu de production, les habitations, dans la majorité des cas, étaient construites avec des matériaux simples qui traduisent une volonté de s'installer rapidement et temporairement. Bien que l'exploitation d'une habitation représente l'idéal colonial, la presque totalité des planteurs, qui se risquaient dans cette aventure, s'endettaient auprès du magasin du Roi et des marchands d'esclaves. Bien sûr, les difficultés financières

constituaient le lot de toutes les colonies de l'Amérique (Cardoso 1971: 194-197), mais ce fut encore plus vrai dans le cas de la Guyane. Ainsi en 1780, les coûts générés par l'exploitation d'une sucrerie s'élevaient à 40,000 livres (Cardoso 1981: 420).

Malgré les embûches, l'exploitation de la canne à sucre, basée sur le système esclavagiste, demeura pendant tout l'Ancien Régime le type d'exploitation idéal. Cette image était véhiculée par le succès des Antilles, notamment celui de St-Domingue. Mais contrairement à cette dernière, on ne pouvait compter sur une main-d'oeuvre suffisante. Les colons tirant peu de profits de leur terre ne pouvaient se payer suffisamment d'esclaves et les

négriers n'ayant pas assez de clients solvables, ne voyaient pas la nécessité d'affronter les multiples encombrements maritimes près de la côte guyanaise (consistait 1986:17). En dépit de tous ces efforts, comment un tel système exploitation, fondé sur le travail servile, eut-il pu fonctionner? Sans l'aide de l'Etat pour affirmer en Guyane des investisseurs privés qui auraient pu stimuler cette industrie, les colons étaient condamnés à la pauvreté. Malheureusement l'aide ne vint jamais, ou si peu, car la prospérité des Antilles détournait l'attention des principaux intervenants du commerce maritime au détriment de La Guyane (Cardoso 1981: 421).

Contrairement à ces petites habitations endettées, les différentes exploitations agricoles des Jésuites prenaient de l'ampleur. En fait, les Jésuites, en plus d'exercer une hégémonie spirituelle sur la colonie et sur la population servile, possédaient ce qui faisait défaut aux autres habitants: d'immenses capitaux et une solide expérience du monde colonial. Les traces archéologiques confirment que le marasme économique de l'époque n'eut pas le même impact sur toutes les habitations guyanaises. C'est du moins ce qui transparaît des ruines de habitation jésuite de climat exploitée avec succès sur près d'un siècle, climat constitue un cas exemplaire, et surtout rare, d'une bonne gestion des ressources naturelles et humaines. Les ruines des bâtiments, la plupart en pierre, dénotent une ferme intention de s'implanter de façon permanente en Guyane. La valeur des matériaux de construction et la présence d'éléments tels qu'une chapelle et un jardin expriment concrètement la position sociale et le pouvoir économique des Jésuites au sein de la colonie (Le Roux 1994: 401).

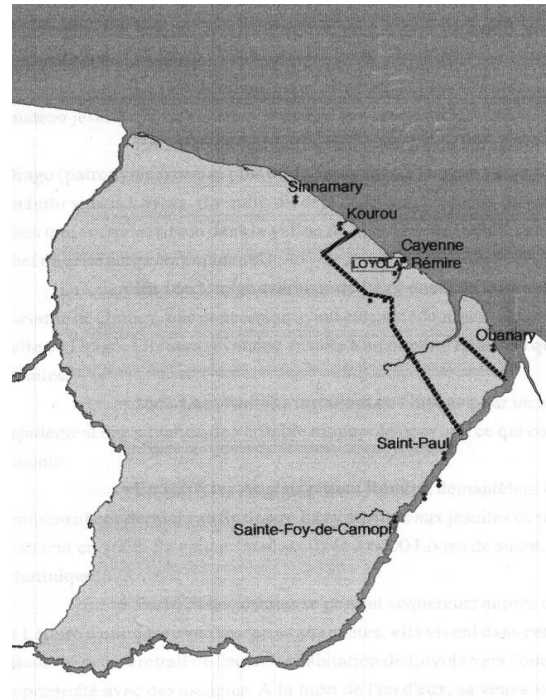


Figure 2. Localisation de l'habitation de Loyola (from Le Roux 1998: 5)

Loyola

C'est au milieu du XVII^e siècle que les Jésuites créèrent dans les environs de Cayenne l'habitation de Loyola, dont on trouve encore aujourd'hui, sur un contrefort de la montagne de Rémire, les traces des anciennes terrasses sur lesquelles s'élèvent les restes de bâtiments en pierre (Figure 2). Les terres de Loyola ont été constituées à partir des concessions de Quincy et Drague, acquises respectivement en 1665 et 1668 au prix de 6000 livres de sucre payable à la Martinique (Thibodeau 1995:175). A partir de 1674, les Jésuites réorganisèrent le lieu pour le transformer en une habitation sucrière qui, par ajouts successifs de terrains, finit par de passer 1500 hectares vers 1720 (Le Roux 1995: 5). Mais en 1740, les Jésuites

délaissèrent la culture du sucre et transportèrent tout l'équipement lié à la sucrerie à St-Régis. Par la suite, la dissolution de la compagnie de Jésus, en 1763, entraîna l'abandon progressif de habitation. Au moment de l'expédition de Kourou, en 1764, elle fut à nouveau occupée par des soldats du régiment de Saintonge qui y causèrent de graves dégâts. Le dernier Jésuite quitta les lieux en 1768, date après laquelle on transféra les installations de habitation deux kilomètres plus au sud, sur le site de Beauregard. En

1769, Loyola fut définitivement abandonnée aux caprices de la nature. (Le Roux 1995: 7). A l'exception d'une chapelle et d'un cimetière, des bâtiments tels que la maison de maître, le cimetière, un moulin, des ateliers, des séchoirs et un magasin témoignent de la fonction essentiellement économique du site. En 1737, on y cultivait 25 carrés de cannes à sucre qui produisaient la plus importante quantité de sucre de la colonie. Cette habitation prospère, qui produisait aussi la moitié du café de toute la colonie en

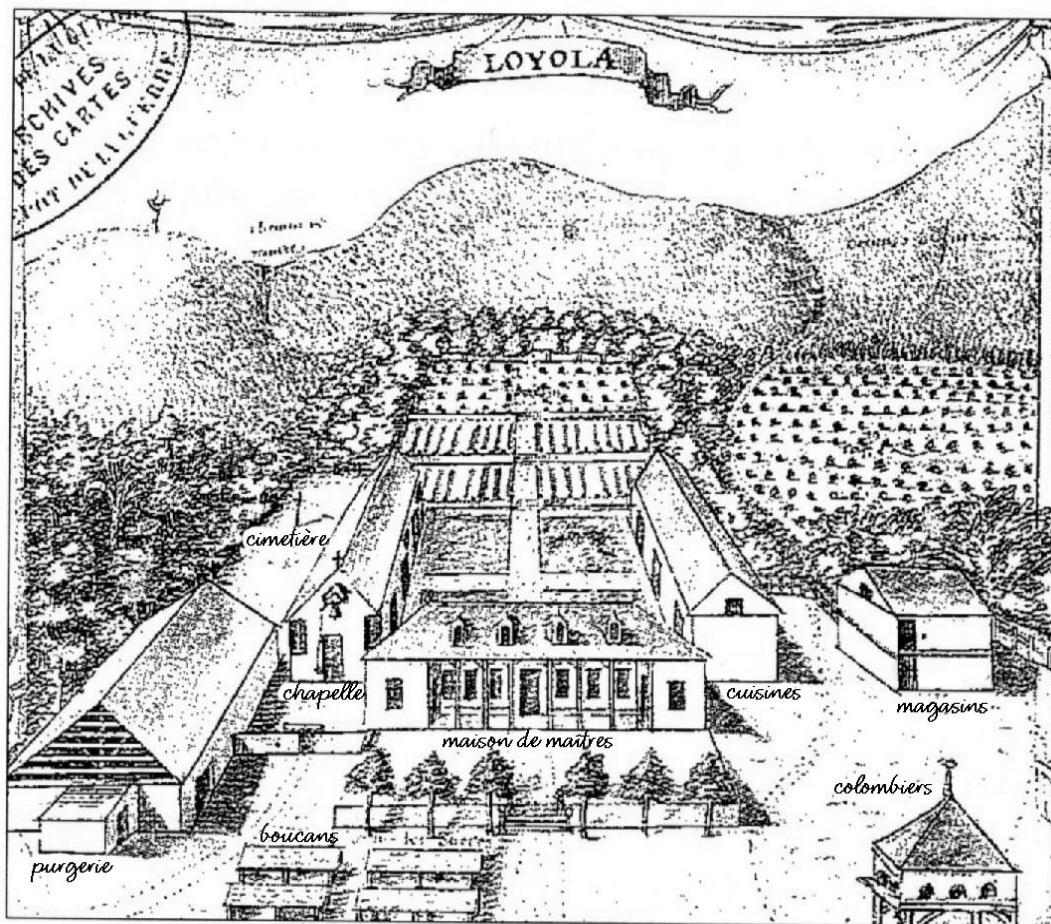


Figure 3: Vue cavalière de Loyola vers 1730 (Hébert, *Cartouche d'une carte de l'île de Cayenne*, Vincennes, S. H. A. T. 7f. 62.)

1736 et l'essentiel de l'indigo guyanais en 1740, devait en grande partie sa productivité à une main-d'oeuvre servile qui atteignit le nombre de 400 esclaves au moment du départ des Jésuites (Le Roux 1995: 7). Une forge et une grande poterie assuraient un revenu supplémentaire aux Jésuites en produisant autant pour les petites habitations avoisinantes (Le Roux 1997:173). En plus de financer les missions indiennes, cette habitation servait de

résidence secondaire aux Jésuites dont le siège était à Cayenne. On y recevait aussi des hôtes de marque. Ainsi en 1744, La Condamine profita de son séjour à Loyola pour effectuer ses expériences sur le curare. De même, Fusée-Aublet, lors de son passage en 1762, y collecta une grande partie des plantes décrites dans son Histoire des plantes de la Guyane française (1775) (Le Roux 1994 et Joignerez: 6).

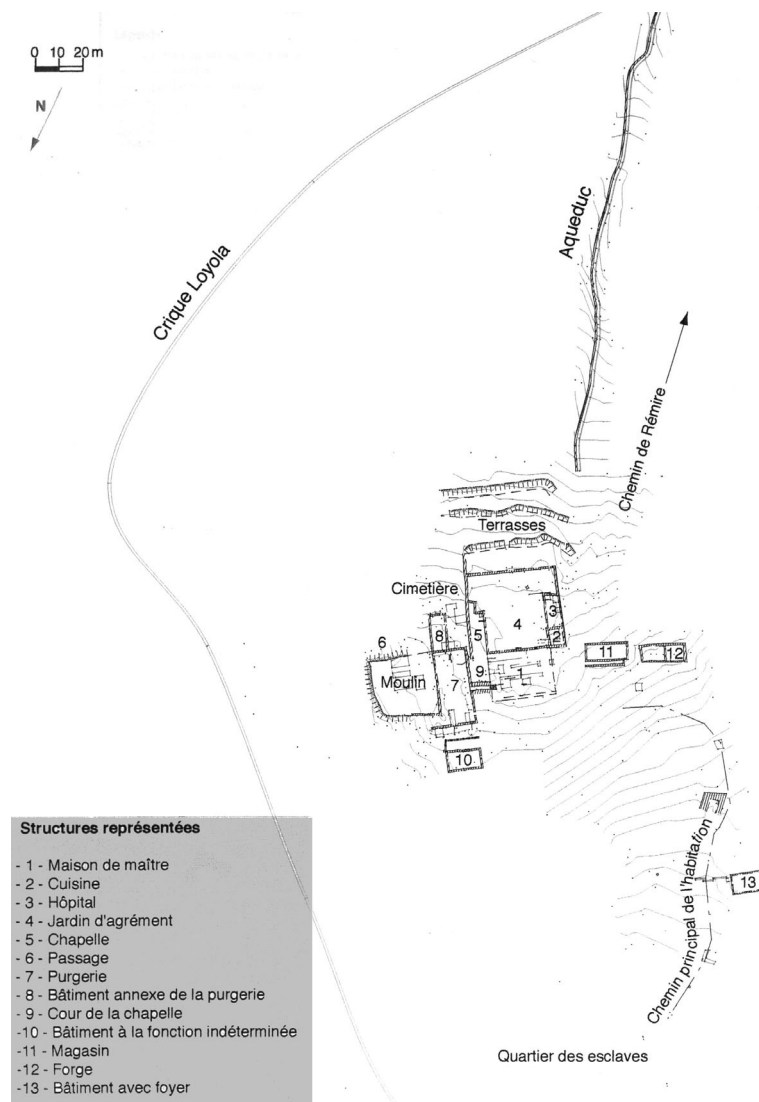


Figure 4. Plan général du site de Loyola (from Le Roux 1998: 11).

Les faits archéologiques: six ans de fouilles à Loyola

La fouille archéologique a permis d'une part, de corroborer l'organisation spatiale suggérée par la vue cavalière de 1730 (Figure 3) et d'autre part, de reconnaître et étudier: la purgerie, l'étuve et le moulin; les magasins et les ateliers; la chapelle, la maison de maître et la cuisine. D'autres aménagements tels que le cimetière, le jardin et des dépotoirs viennent compléter l'ensemble de habitation (Figure 4). Dans les prochaines lignes, nous nous appliquerons à décrire ces structures et à mettre en évidence les éléments qui en ont permis l'identification. Sur la vue cavalière de 1730, on ne peut que constater l'absence d'un moulin, élément essentiel d'une habitation sucrière toutefois, la fouille de la terrasse, située à l'est de la purgerie, a mis au jour les traces d'un d'aménagement caractéristique d'un moulin à bêtes qui assurait fort

probablement l'alimentation de la purgerie la présence d'une telle structure nous est confirmée par de légers indices. Les traces de neuf trous de poteaux disposés selon un cercle d'environ 15m de diamètre, ainsi que la présence de clous, laissent entrevoir une charpente de bois circulaire. Les analyses anthracologiques ont confirmé l'utilisation du Courbaril, espèce prisée pour la fabrication des mécanismes de moulin (Le Roux et al. 1996: 16). Cette structure abritait les rouleaux, ou tambours, entre lesquels un esclave pressait les cannes à sucre pour en extraire le vesou. Ce jus tombait «le long des Tambours sur les échancrures de la table, & de-là sur les deux allettes qui sont à côté, dont la pente le conduit dans la gouttière, qui le porte à la sucrerie » (Labat 1724: 252). A l'intérieur du cercle, une couche très compacte indique l'aire de circulation des chevaux qui actionnaient les mécanismes du moulin (Le Roux et al. 1996:18).



Figure 5: Vestiges de la cheminée de la purgerie de Loyola (from Le Roux 1997: 173)

A l'ouest du moulin, on trouve les fondations de la purgerie qui laissent deviner un grand bâtiment en pierre d'une superficie de 500m² dans lequel on procédait à l'affinage du sucre. C'est-à-dire qu'au terme de l'évaporation progressive des parties aqueuses du vesou, effectuée par le raffineur dans un équipage dit à "l'anglaise"¹, le mélange de sucre et de mélasse ainsi obtenu était alors versé dans des formes à sucre emboîtées dans des pots de raffineurs qu'on disposait dans la purgerie. Dans le coin nord-est, un énorme éboulis de pierres recouvrait une petite construction carrée qui se caractérise par une ouverture de 1.50m signalée par la présence de deux piédroits en brique et de deux pierres faisant office d'escalier (Figure 5). L'abondance des pierres laisse croire qu'une cheminée surmontait cette construction qui pourrait bien s'apparenter à une étuve où l'on faisait sécher les pains de sucre. (Le Roux 1998: 44). Malheureusement, les fouilles n'ont pas permis de localiser la chaufferie ou l'on aurait du trouver l'équipage. Au sud de la purgerie, s'étend ce que l'on pourrait nommer le complexe religieux, composé de la chapelle Notre-Dame-de-Grace et du cimetière. Les ruines de la chapelle témoignent d'un bâtiment modeste, d'environ 100m², constitué d'une architecture à pan de bois qui s'élevait sur un soubassement de pierres (Le Roux 1995:10). L'intérieur était composé de la nef, du chœur et de la sacristie dont le sol était pavé de carreaux de terre cuite. Au nord, devant la chapelle, s'étend une petite cour clôturée où devaient prendre place les fidèles qui ne pouvaient suivre les offices à l'intérieur. Bien qu'elle fut à usage privé, la chapelle de Loyola accueillait à l'occasion les paroissiens de Rémire lorsque leur église fut en réfection (Le Roux 1994 et Joignerez: 5).

Selon une source écrite tirée du registre paroissial de Rémire, le corps du Père Rullier reposerait sous la sacristie du côté de l'épître. Cette anecdote témoigne d'une pratique courante sous l'Ancien Régime (Le Roux 1995: 6).

La vue cavalière de 1730, nous indique en toutes lettres qu'un espace situé à l'est de la chapelle était réservé à l'inhumation des esclaves (Le Roux 1998: 21). Ce fait s'accorde avec l'une des prescriptions du Code Noir selon lequel les maîtres devaient "faire enterrer en terre sainte, et dans les cimetières destinés à cet effet, leurs esclaves baptisés" (Code Noir 1768: article 14). Néanmoins, en raison de l'acidité naturelle des sols guyanais, qui dissolvent les traces organiques en moins de dix ans, aucun ossements n'ont été retrouvés. Par contre la fouille a révélé les traces de cinq fosses à sépulture indiquées par des taches anthropomorphiques jaunâtres (Figure 6). Ces traces montrent que les corps, enroulés dans des lindeuls, étaient inhumés sans mise en bière (Le Roux 1997:174). Les têtes des de flints étaient orientées vers l'est selon un mode d'inhumation qui n'est pas sans rappeler les découvertes faites à La Barbade par Handler et Lange (1979). Ces auteurs estiment que le rite selon lequel on orientait les têtes vers l'est daterait du XVIIe et du début du XVIIIe siècle. Après cette période, il semble que les corps étaient disposés le chef vers l'ouest selon un rituel chrétien, phénomène qui a aussi été observé dans un cimetière de Montserrat datant de la fin du XVIIe siècle (Watters 1994: 60).

En plein cœur de l'habitation, à l'ouest du complexe religieux, se trouvent les restes de la maison de maître, du jardin et de la

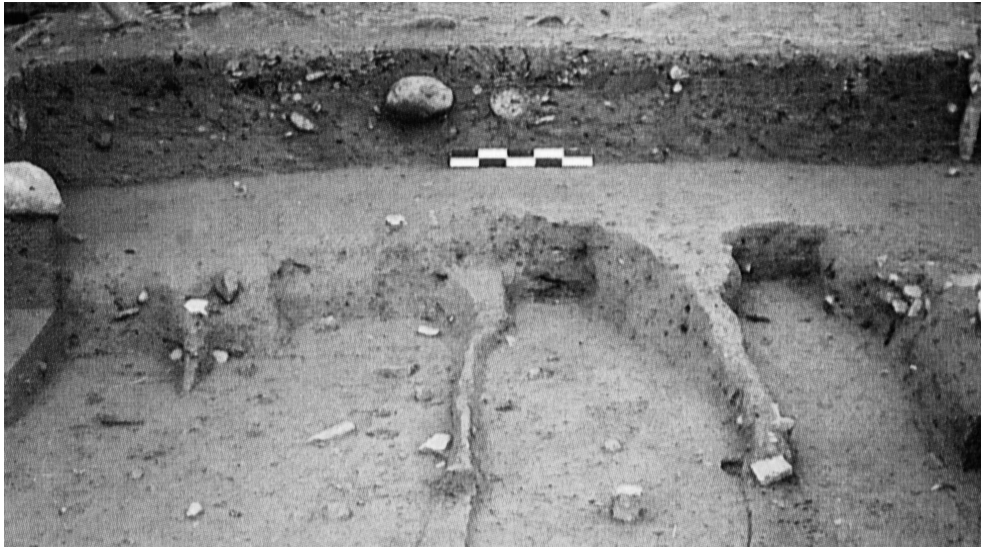


Figure 6. Sépultures dans le cimetière de Loyola (Le Roux 1997: 174)

cuisine. Le choix de l'emplacement de ce complexe domestique est dicté par deux facteurs: ce lieu est à la fois plus frais et plus aéré et il permet d'avoir une vue sur les champs. En combinant les informations archéologiques à la vue cavalière, nous pouvons dire que la maison de maître se caractérisait par une architecture à pan de bois qui s'élevait sur une assise de pierres. Une toiture débordante recouvrait cette maison de «style creole» qui s'ouvrait, à l'avant sur une véranda bordée de deux pavillons, et à l'arrière sur le jardin «à la française».

Au sud-ouest de la maison, s'élèvent les restes de la cuisine qui correspond à un bâtiment rectangulaire d'une dimension moyenne de 75m², entièrement en pierre et recouvert, du moins en partie, de tuiles en terre cuite. Il se divisait en deux pièces, dont l'une, au nord, abritait un large foyer, un four à pain et un potager qui servaient à la cuisson des aliments (Figure 7) (Croteau 1998: 12, 1999: 7-8). Plusieurs fragments de céramique culinaire sont venus conforter l'identification de la pièce

septentrionale (Croteau 1998:13). Quant à la seconde pièce située au sud, elle représente les vestiges d'un hôpital. Bien qu'une telle construction ne fut usuelle dans les plantations antillaises qu'à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, nous savons que dès le début du XVIIIe siècle, il y avait des habitations, notamment à Saint-Domingue, qui possédaient déjà ce type d'infrastructure (Ey Meri 1992: 264). Malheureusement, la fouille n'a livré aucun objet qui aurait permis de supposer une fonction médicale. Mais cela n'a rien d'étonnant, car il existe peu d'instruments caractéristiques de la médecine au XVIIe siècle (Veit 1996 : 33).

Toutefois, plusieurs autres éléments tendent à confirmer l'hypothèse de l'hôpital. Selon Debien (1974: 329) les hôpitaux étaient construits près de la maison de maître dans des matériaux de qualité afin de combattre l'insalubrité. Bien que Debien nous rapporte les caractéristiques d'une situation idéale, nous croyons il est possible de faire des



Figure 7. Vestiges du foyer et du potager de la cuisine de Loyola

rapprochements avec l'habitation de Loyola. En effet, le secteur étudié est logé dans le même bâtiment que la cuisine, où l'on préparait les repas des malades. Situé à proximité de la maison de maître, ce bâtiment est solidement construit et un soin particulier a été accordé au carrelage du sol. Dans cet hôpital, il y aurait probablement deux pièces: une première au sud servant de dortoir pour les malades, ce qui pourrait expliquer la présence d'au moins trois pots de chambre et une autre pièce au nord, destinée à l'hospitalière (Croteau 1999: 8-9).

Quant aux magasins et à la forge, ils se situent à l'ouest de l'habitation. La forge se présente comme un bâtiment de 144m² entièrement fait de pierres qui se divise en deux parties. Dans la pièce ouest, une plateforme à soufflet ainsi que plusieurs lingots de matière première témoignent de l'activité métallurgique. Au nord du bâtiment, la fouille a mis au jour un imposant amas de ferraille

composé principalement d'outils, dont certains étaient encore à l'état d'ébauche. Les objets retrouvés étaient pour la plupart brisés et ont dû être déposés à cet endroit afin d'en récupérer le fer pour fabriquer de nouveaux outils (Chouinard 1999: 47).

La culture matérielle

L'étude de la culture matérielle à Loyola a permis de compléter notre connaissance de l'univers matériel au sein des habitations coloniales. Bien qu'abondante et variée, cette culture matérielle demeure partielle, les objets en matière organique n'ayant pas survécus, seuls subsistent la céramique et le métal. Des matériaux de construction, tels que tuiles, briques, clous, gonds, trouvés en association avec les vestiges architecturaux témoignent des modes de construction de l'époque.

La fouille de deux dépotoirs, situés près de la cuisine, a grandement contribué à

accroître les collections de céramique importée. On y dénombre de grandes quantités de faïence (Rouen, Marseille, Delft) de porcelaine de Chine, d'Albisola, de Vallauris, et de Biot qui témoignent non seulement de la diversité des centres de production, mais aussi de la complexité des relations commerciales et du statut économique des Jésuites. En effet, il n'est pas étonnant de trouver autant de faïence hollandaise, car la Guyane a bénéficié en 1711 de la convention entre la France et les Provinces Unies selon laquelle les habitants guyanais pouvaient acquérir des esclaves à Surinam (Cardoso 1981: 428).

Mais c'est de loin la céramique locale qui abonde le plus à Loyola. Celle-ci était fabriquée sur le site même par 14 esclaves dans l'atelier de poterie situé sur les bords de la crique Cabassou (Le Roux 1993: 30). Cette céramique, qui s'apparente aux bêtes américaines, se caractérise par une pâte de couleur claire variant du rose à l'orange en passant par le beige. La matrice est grossière, poreuse et rugueuse au toucher en raison des nombreuses inclusions ferrugineuses. La pâte est relativement tendre, sauf dans le cas des pièces grésées par un «coup de feu». Peu de tessons sont décorés et aucun ne présente de trace de vernis. De façon générale les formes sont bien tournées et sont lisses à l'extérieur (Meri 2000: 5). Jusqu'à maintenant 692 objets, représentant 13 formes, ont été reconnus. Les formes peuvent être classées en deux groupes selon qu'elles étaient à vocation domestique ou industrielle. Parmi les formes domestiques, on rencontre le plus fréquemment les terrines et les assiettes creuses. Cette abondance révèle une alimentation basée sur la consommation de

mets liquides et semi liquides. On remarque aussi que les récipients destinés à la transformation des aliments et à leur service sont pourvus de large diamètre, laissant ainsi entrevoir qu'à Loyola on cuisinait de très grandes quantités destinées fort probablement aux 400 esclaves qui y travaillaient. Ceci confirme que les Jésuites étaient parmi les rares maîtres à respecter les prescriptions du Code Noir en prenant en charge les repas de leur main-d'oeuvre servile. La rareté des assiettes, alors que cette forme abonde dans la collection de faïence, semble indiquer que chacun consommait son repas dans unealebasse, tandis que les Pères et leurs invités de marque se réservaient la faïence et la porcelaine (Meri 2000:18).

La céramique à vocation industrielle, qu'on nomme poterie sucrière, occupait une grande place dans la collection de Loyola. En effet, le pot de raffineur est de loin la forme qui abonde le plus sur habitation (17.34 %), ce qui correspond pratiquement au double des formes à sucre (7.66 %). ce qui correspond pratiquement au double des formes à sucre, indique la fragilité des pots de raffineurs qui doivent supporter la pression des formes pleines et la chaleur de la mëlasse (Meri 2000: 14). L'abondance de ces formes industrielles a confirmé la fonction première de la poterie de Loyola qui était d'approvisionner la sucrerie. De plus, l'importance de la collection laisse entrevoir une production massive et standardisée, grâce entre autre à l'usage du tour, ce qui révèle un degré de spécialisation relativement élevé (Rice 1981 : 223). Or, il est reconnu que le degré de spécialisation au sein d'une société souligne la capacité de produire des surplus agraires pouvant supporter d'autres activités, telle que la

production potière (Sinopoli 1991: 100-102). Puisqu'en Guyane la production du sucre, réservée aux grands habitants, demeurait une des rares exploitations agricoles suffisamment rentables, les surplus agraires étaient donc entre les mains d'un petit nombre de colons qui contrôlaient par le fait même la production de céramique. C'est ainsi que cette céramique produite à Loyola se rencontre sur d'autres sites habitations dans la région de Cayenne.

Finalement, l'étude d'un amas de ferraille situé près de la forge, a révélé une grande quantité d'outils propres à l'activité agricole de habitation (houes, serpes, plantoirs, haches et coins), des outils de forgeron (marteau et enclume), et divers autres objets tous faits sur place à partir de matière première importée (Chouinard 1999: 46-47). L'observation métallographique de certains produits de la forge de Loyola a permis d'évaluer les compétences des artisans. Il en ressort qu'en dépit d'une habileté moyenne, variant selon les connaissances techniques des forgerons, ceux-ci étaient aptes à produire suffisamment d'outils pour répondre aux besoins journaliers des activités agricoles de l'habitation.

Conclusion

A la lumière de ces fouilles, il apparaît que Loyola fut un site de grande importance à l'échelle de la Guyane. Cette grande habitation, construite à partir de matériau durable, témoigne de la richesse des Jésuites. Sur la vue cavalière, la représentation du jardin, de la chapelle et du colombier souligne l'importance du statut social des Jésuites au sein de la colonie. Toutefois, si l'on tient compte du marasme économique qui régnait à

l'époque, il devient évident que Loyola constitue un rare exemple de prospérité sous l'Ancien Régime. En fait, il est évident que Loyola représente plus particulièrement le succès des Jésuites en Guyane qui, contrairement aux petits habitants, bénéficiaient de la richesse et de l'expérience de leur ordre. Sur le plan archéologique, la valeur scientifique de ce site est évidente, car non seulement Loyola est un des rares sites archéologiques qui permet de comprendre une habitation dans son ensemble, mais en plus, elle est composée d'éléments rares en Guyane. Ainsi, on y trouve les restes de la plus vieille chapelle retrouvée à ce jour; la forge et le cimetière sont les premiers aménagements de ce genre à être étudiés. Malgré ce constat positif, les fouilles n'ont pas permis de localiser l'emplacement du quartier des esclaves. En effet, celui-ci était régulièrement déplacé pour faire place à de nouveaux champs de cannes. Notre connaissance de la vie quotidienne des esclaves se limite à ce que les auteurs anciens aient bien voulu nous dire; leur univers matériel se composait en partie d'objets en matière organique disparus sous l'action de l'acidité du sol. La quasi-absence de vestiges propre aux esclaves empêche donc toutes comparaisons avec l'univers matériel du maître, limitant ainsi notre compréhension de l'organisation sociale au sein de l'habitation.

Bibliographie

- Cardoso, C. F.
1971 *Esclavage colonial et économie*. L'Harmattan, 2 t., Paris (Coll. «Les cahiers du CERAG»)
- Cardoso, C. F. et G. Martinière
1981 La société et l'économie Guyanaise au XVIII^e siècle. In *L'Historial Antillais*, Dijon, T. Sabatier J. et D. Rouche (ed.), Tome II, Dajani, Pointe-à-Pitre.

- Chouinard, A.
1999 L'habitation de Loyola en Guyane: archéologie de la orge et étude archéométrallurgique des objets en fer. Mémoire de maîtrise inédite, Département d'histoire, Université Laval, Québec.
- Croteau, N.
1998 Loyola 1998: secteur de la cuisine (opération 6). Rapport déposé au Service régional d'archéologie de Guyane, Cayenne.
1999 Loyola 1999: Opération 10: secteur de la cuisine et de l'hôpital. Rapport déposé au Service régional de l'archéologie de La Guyane, Cayenne.
2000 La poterie coloniale de l'habitation de Loyola à Rémire. Rapport déposé au Service régional d'archéologie de La Guyane. Cayenne.
- Debien, G.
1974 *Les esclaves aux Antilles françaises (XVIIe-XVIIIe siècles)*. Société d'histoire de la Martinique, Fort-de-France.
- Eymeri, J.-C.
1992 *Histoire de la médecine aux Antilles et en Guyane*. L'Harmattan, Paris.
- Handler, J. S. et F. W. Lange
1978 *Plantation Slavery in Barbados. An Archaeological and Historical Investigation*. Harvard University Press, Cambridge.
- Labat, J. B.
1724 *Nouveau voyage du Père Labat, aux Isles de l'Amérique*. P. Husson, T. Johnson, P. Gosse, J. van Duren, R. Alberts et C. Le Vier, La Haye.
- Le Roux, Y.
1990 La révolution agricole au XVIIIe siècle en Guyane. In *Symposium international sur l'évolution des littoraux des Guyanes et de la zone caraïbe méridionale pendant le quaternaire*, M.-T. Prost (ed.), pp.327-345, ORSTOM, Cayenne 1990.
1993 Rémire-Monijoly, parc Lindor. In *Bilan Scientifique 1993*, Service régional de l'archéologie de Guyane (ed.), pp.29-30, Cayenne.
1994 L'habitation guyanaise sous l'Ancien Régime, étude de la culture matérielle. Thèse de doctorat inédite, EHESS, Paris. 3 tomes.
1995 La poterie Bergrave à Remire. Etude archéologique d'un atelier colonial en Guyane française. *Pagara* 1: 39-81.
1997 L'archéologie de la période coloniale. In *L'archéologie en Guyane*, pp. 161 - 178, APPAAG, Cayenne.
- 1998 L'habitation Loyola à Rémire, Guyane française. Rapport de synthèse sur l'opération de fouille programmée triennale. Rapport déposé au Service régional d'archéologie, Cayenne.
- Le Roux, Y. et L. Joignerez.
1994 Rapport archéologique - Habitation de Loyola à Rémire, 1994. Rapport déposé au Service Régional d'Archéologie de la Guyane, Cayenne.
- Le Roux, Y., C. Lorren et E. Broine.
1996 Loyola. Rapport archéologique 1996. Rapport déposé au Service Régional d'Archéologie de La Guyane, Cayenne.
- Marchand-Thébault, M.-L.
1986 [1960] L'esclavage en Guyane sous l'Ancien régime. In *Deux siècles d'esclavage en Guyane française*. pp.11-62, L'Harmattan, Paris.
- Michel, J.
1989 *La Guyane sous l'Ancien Régime. Le désastre de Kourou et ses scandaleuses suites judiciaires*. L'Harmattan, Paris.
- Raynal, G.
1951 [1772] L'anticolonialisme au XVIIIe siècle. Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes. Textes choisis par G. Esquir. P.U.F., Paris. («Collection internationale de documentation coloniale»).
- Rice, P. M.
1981 Evolution of Specialized Pottery Production: A Trial Model. *Current Anthropology* 22: 219-240.
- Sinopoli, C. M..
1991 *Approaches to Archaeological Ceramics*. Plenum Press, New York.
- Société d'histoire de la Guadeloupe
1980 [1767] *Le Code Noir ou recueil des règlements rendus jusqu'à présent. Concernant le Gouvernement, l'administration de la justice, la police, la discipline & le commerce des Nègres dans les colonies françaises*. Prault, Paris.
- Thibaudault, P.
1995 Echec de la démesure en Guyane. Autour de l'expédition de Kourou, une tentative européenne de réforme des conceptions coloniales sous Choiseul. Chez l'auteur.
- Veit, R.
1996 A Ray of Sunshine in the Sickroom Archaeological Insights into Late 19th and early 20th Century Medicine and Anaesthesia. *Northeast Historical Archaeology* 25: 33-50.

Watters, D. R.

1994 Mortuary Patterns at the Harney Site Slave
Cemetery, Montserrat, in *Caribbean Perspective*.
Historical Archaeology 28(3): 56-73.

Notes

L'équipage est constitué d'un ensemble de marmites alignées et enchâssées dans une maçonnerie, qui étaient chauffées par un foyer central et un tunnel de chauffe communiquant avec une cheminée. De façon à assurer une évaporation progressive, le diamètre des marmites allait en décroissant, alors que la température allait en s'élevant.